

C'était la leçon d'être, qu'on n'existât point
Et rien ne nous fut dit qu'en des termes bizarres
Que nous étions, et nous cherchions (manquait l'appoint,
Nous jugions des démons évanouis sans art

Nous) revint cette peur d'un sinistre embompoint
Que nos faims méritaient, granduaient de lézards
Et son chemin sauvage et ouvert comme un poing
Définit sa colère aux cendres du hasard

Tout ce que nous n'imaginions pas le devint
L'incarnation d'aromes, d'ultimes ravins
Parfois pis : s'écrasant contre soi, le monde

Et nous nous reconnûmes parmi les brisures
C'est le fait d'une terreur trouble qui émonde
Ses arpèges afin que nul ne s'y mesure

Mes propres ruines, j'y serai si vulnérable
Sensible aussi, pavidé car tout autour
De moi, fuyant, semble se tordre ; et à mon tour
Je voudrais être ce joueur incomparable

Il n'est qu'un paysage, un boulingrin de sables
Mouvants : si parfois il se confond aux atours
De ma chair, mon esprit, à l'orée de sa tour
Se revient : mais alors il se hait, périssable

Car cette gelure sablonneuse, c'est moi
Sinon le verbe qui demeure mais qui tremble
A orner (pour le perdre) un fauteuil sans émoi

Et mon âme y languit, observant son domaine
Amenuisé : mon âme, tout seulement semble
Et rien n'a d'autre faim que de nourrir ta haine

Apparition de deux personnes dans un champ
Un agile arbre entrouvre leur vaste colère
Et l'un, plus imprudent, trempe ses mains dans l'air
Tandis que l'autre, qui s'est tu, simule un chant !

Leur imitation, trop frêle parmi le vent
Sur le seuil d'une plaine aux herbes délétères
S'incarne et l'un semble en lutte contre la terre
L'autre chante comme jamais auparavant !

Une étude en son calme et lointain monastère
Du néant, l'effraie, et du soudain désarroi
Qui l'entoure, se prolonge, se réitère

Il joue de silencieux, de vastes mouvements
Vers l'autre, dont durcissent déjà les parois
En la plaine multipliée absentement

Incontestable l'anxiété martela peu
Avant que se produise n'importe quel heurt
Puis la plainte s'éleva, de dix mille lueurs
Translitérant mes chairs en un propos de feu

Je regardais de loin un univers piteux
En attendant qu'il me révèle ses fureurs
Je le raillai comme le fruit de mainte erreur
Je rêvais de poursuivre un sentier laiteux

C'est avant tout le fondement du feu qui joue
Qu'on se déplace, lui aussi, ou qu'il existe,
Et nous le croirons chimériques, pauvres fous !

Mais je me laisserai dévorer, tel au Christ !
Par mes angoisses, architectes du moment
Immobile ou d'hier mué en leur ciment

Dans le jardin où j'attendais que tu t'en viennes
Auprès de moi car l'hiver s'approchait, je crois,
On n'entend à présent que le chant d'une hyène
Effarant et rigide comme un chant de proie

Et je l'entends qui hurle en moi quand se promènent
Tout près, solennels et sinistres, les amants
Semblent-ils malheureux, ces amants qui se traînent
Dans le jardin de mon insane, triste chant !

J'aimerais, de mes ténèbres, les inquiéter
L'hiver s'en vient, bonnes amants, et je l'attends
Dans ce jardin où vous vous êtes arrêtés

Pour vous aimer, calomniant ma solitude
Et elle crie et vocifère et je l'entends
Caressant la fureur dont je suis le prélude

Je feuillette parfois les jours en ma mémoire
Ils n'ont jamais coulé, ils se sont égouttés
A travers moi et ils se sont précipités
Combien je me suis plus à les observer choir !

Mais, je le crains, ils ne se sont jamais suivis
Je les ai vu tomber tels à de lourdes poires
Gorgés d'une eau qu'il me fut interdit de boire
Me miroitant épars dans le cours de ma vie,

Je demande : qui vit : cela ne se peut pas
Je dis n'avoir vécu qu'un songe merveilleux
Dont j'imagine qu'imparti jusqu'au trépas

Sans possible recours d'un regard séditieux
Ni même la saveur d'un rêve instantané,
Il fut ce lentement que je vu se faner.

Qu'il n'y ait plus, autour de nous, rien sinon,
Mais doutons de nos perceptions, un lointain tremblement
De l'air, qu'il n'y ait plus le bruit des accidents
Nombreux sur cette route où, comme à l'abandon,

Les voitures s'annoncent de leurs graves sons
Impurs, partageant avec toi absudement
Parce que tu te trouves là, quelque strident
Chemin qui te divise entre fumées de plomb

Et la fugace certitude que l'on vit
Endéans extérieur et que l'on te ravit
Ainsi ton existence. Ferme les volets,

Plutôt et laisse-toi inquiéter par d'étranges
Propose, les mêmes qui, voici peu, te semblaient
La chair d'une jouissance que rien ne dérange.

Ici, dis-tu, l'éternité n'est pas de mise
Et tu sanglotes ce me semble afin d'y croire
Mais aucun de nous deux ne saurait recevoir
Son eau. Tu resteras, infidèle et soumise

Ici : le salon silencieux où je versais, orose
De ta mémoire, une prière, s'est, ce soir
Amenuisé. Depuis notre séjour, sa moire
Semble si lourde ! Ainsi, la porte s'est démise

De ses gonds, comme des gouttes et par de vaines
Statiques rigoles en lesquelles coulaient
Les longs silences déployant notre ancienne

Romance, roen ne devait nous abreuver, nulle
Libation n'atteint ce Lieu, ni ton pauvre lait
Ni nos nubiles sangs que de loin on jugule

Puisque tu ne veux vivre, amour, comme un enfer
Que je serai moi-même puisqu'alors je sais
Que tu n'es rien, ni même l'eau e mon décès
Ni le théâtre qui jugula cet excès de mer,

Arrache-moi ce coeur : je ne te l'ai offert
Que par dépit, et comme en un jardin d'abscès
Je veux le planter dans ton cou qui ne bruissait
Que pour bercer sans lèvre une romance amère

Si je te déteste désormais, c'est par peur
De l'air, qu'il me brasse sans toi, et du récit
D'une rivalité entre un monde inventif

Et toi, amour, chimère enracinée de soeur
Parce que lui arrache, jamais indécis
Les voiles sans lesquels l'âme n'est qu'un récit.

Si enfant, je ne suis materné d'un instant,
Par qui j'existe mais dont je suis la survie
S'il me dénie son sein tandis qu'il me ravit
Je jouerai à un jeu sinistre, délestant

Et mes souhaits épars et le spectre du temps
Et de sa foule, de sa chape leur parvis
Où, tout récemment né, projeté je me vis
Interdire l'accès, existant pour autant

Ces instants me simuleront ! Loin, calmement,
Détourné de leurs chants je serai ton amant
Nonobstant leur colère je rirai de toi

Car nous sommes l'inceste qui n'a pas été
Que ma peau se lézarde ! J'aime, je reçois
La douleur comme un avant-goût d'éternité

La nuit ! dévaste pour moi sa mélancolie
En un champ de ruines et prolonge mes veilles
Tard, au désespoir de mon absolue oreille
Déchirée aux multiples jours de la folie

Puis, j'entends s'écouler ta parole, pâlie
D'une lyre inférieure qui, comme un sommeil,
Me récite et me joue, me convie aux merveilles
Calmes d'un rêve que nul matin n'abolit

(à mon chevet glacial, tu es venue me dire
de ta voix qui alors me semblait si fragile
et qui, encore en moi, lentement se défile,

qu'à me jouer les transes j'allais dépérir
mais ta voix endéans n'est qu'un chant et, docile,
je l'entends m'écouler au gré de mon exil).

Chaque mot convié par un vent au suicide
(singulier sort que ne commue par leur commun
voeu de verser, au creux de ma main, le parfum
vestigiel d'un vertige), dont l'idée hybride

Exhale pour un temps son vague et insipide
Charme comme on se fraie un sentier sans fin
Entre des lèvres, comme se transforme en maint
remou sa monstrueuse esquisse, quelques rides

Rares et révoltantes : le vocable même
S'acharne à naître des fragrances d'un deuil
D'une hallucination ou de moindre alchimie

Mes lèvres s'entrouvrent sur des mois qu'elles n'aiment
Que d'un lucide effroi qui me mène sans treuil
En les eaux indivises d'un lisse ennemi.

Ce mouvement (que peindre est inutile
Ou désirer), je le rencontre si
Ce n'est qu'un rêve, ce me semble aussi
Vaniteux, souvenir que je distille

Dans les rues impavides de la ville
Qui t'a connue (je m'en repens !). Voici
Notre présence envenimée ici
Par l'élan d'une grâce tue - futile !

Des herbes signalent qu'inhabité,
Ce lieu nous appartient : l'antiquité
Paraît le havre où, gisant sans retour,

On esquisse un désert de ce qui fut
Autrefois animé, dont les pourtours
S'écrasent comme un geste de refus.

A heurter mes paupières sans porter secours
Aux miracles rompus de la lueur du jour
Je me berce, c'est vrai, d'un instant évanoui
Du soleil odorant et de son souffle inoui
Je passerai autant de flagellations d'heures
Quand je m'éveillerai, plus tard, de ces ardeurs
Sereines souveraines : dans un verre de songe
Il me me faudrait ruer, surtout, pour que ne plonge
Dans l'urgence mon âme, en de civiles peurs
Et si je suis à ses pieds : l'univers, sans laideur,
Est mon havre évident ; celui qui s'épanouit
Me semblait une scène, infinie, obscène oui
Me mandait, je dus suivre, cet autre parcours
Mais lequel ? (il me semble) un chemin sans séjour.

A chaque printemps nouvellement né
Mon âme sent l'air raréfié autour
De ses pensées et, comme d'une tour,
Projetée aux cieux de s'abandonner

Jamais elle ne laisse deviner
Le gouffre ouvert où elle cherche un jour
Sans l'éclairer, prolongeant un séjour
Faux, caressant d'obscurs rêves, ornée

Des méandreux reflets paralysant
L'âme contemplative en sa colère
Aiguillant sa famine au fil des ans

Mais, privée des sécrétions de l'air
Qu'elle est, mon âme s'est lassée de voir
Battre une aile sans rien en recevoir

Un jeu d'échec était le ventre vertical
Où miroirait l'incandescence de dieux
A me jouer, vainqueur d'un spectacle odieux
Comme en un désert sombre de sable fécal

Et cet esclandre ruisselant aussi d'escales
 Contraires m'invita à croître sans cieux
 Ou mort, mon double humilié au milieu
 Des boues, me suppliant d'un fou-rire amical

Puis, je fus promis au calme d'un boulingrin
Mais morcelé, mon azur reflêta ma chair
Nous confondant hormis l'acre douceur de l'air

J'esquissais pour jamais un exil utérin
Toujours vers ce conflit lointain avec un lieu
Ennemi ou intermédiaire,
silencieux.

Ici sans discontinuer l'alarme sonne
Aucun train ne part, les voyageurs patientent
Pour rien, leurs têtes sont dressées vers la riante
Horloge au centre de la gare car personne

Ici ne sait où le mènera sa monotone
Aventure, nul ne sait si l'amiante
Des trains protégera la criante
Clientèle de la SNCF (Pardonne,

Voyageur, le dicible flux de ton attente,
S'il se mêle aux leurs et pas seulement à ceux
Des siens, on le convie, brusquant son paresseux

Dialogue) d'un maigre feu tiédissant les tentes
Que les voyageurs ont installées : ils jouiront
D'un silence dominical ; certains prieront.

De l'âme se préserve ce qui fut offert
En le foyer avili aux bornes d'un pas
Prononcé, tu comme une lèvre, vers la chair
De l'autre qui s'impose, absent, comme un repas
Rêvé, flaque hermétique flottant sur un vase,
Engloutit l'esprit loin en une simple phrase.

L'apocalypse

Les journaux levèrent leurs titres le matin
Haut, à la nuit rien n'ayant paru, cependant
Que des étoiles flanchaient, pour jouer l'ardent
Rôle d'aggraver la nuit par des feus éteints

Depuis longtemps : un commentaire se retint
Le long d'une colonne que le nom d'Adam
Venait bizarrement enfreindre, au-dedans
Duquel se lisait une pâleur de satin

De puissants dieux ayant paru sans que personne
Ici n'entende leur verbe soufflé trop bas
Ou distant sur ce gigantesque bouillabas

Insane, nul ne pourra taire la nouvelle
Ni même l'évoquer : pas un mot ne résonne
Seul se ferme l'applaudissement d'aucune aile

Au fœtus dans l'inconscience de sa forme
Pareil, il semble, d'un jeu patient allier
Au trouble la clarté, à l'infime l'énorme
Pour ériger son monument humilié

Qu'on l'observe car il est indicible, qu'on dorme
Il en est l'antichambre, le familier
Terrain où viennent se confondre de notre orme
Les diverses silhouettes. Ses milliers

De branches violacées, affamées l'entraînent
Pour le plonger en un ciel dont les spirales
Le convient brutales à naître en une arène

Qu'ignorent les voyageurs, longtemps, et lorsqu'ils
Auront passé le jardin vierge de leur rôle,
Leur folie se clouera à son sommeil nubile.

Dans sa colère, Marguerite
Ouvre un oeil et le précipite
Des étages plus bas, dehors

La pluie, qui tombe depuis
L'éveil, se concentre en un corps
Sur l'organe qui, comme un puits,

Crache ses eaux vers Marguerite
Enthousiasmée : rien ne l'irrite
Plus, mais ce qui l'a apaisée

La contrariera comme un jour
Entrée seul avec ses baisers

Fades de soleil et si courts !

Que rien ne les ferait atteindre
Ce visage sans yeux ou teindre
Ce corps vaporeux, évanoui

Humiliant l'oblation inouïe.